

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ADONNEMENT : Pour Roubaix : 18 fr. par an,
10 fr. pour six mois,
6 fr. pour trois mois.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.
Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Samedi dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 5 Novembre.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :

Décrets : portant promotions dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur ; — nominations dans la magistrature ; — admettant M. Cloquet, professeur de pathologie externe à la faculté de médecine de Paris, à faire valoir ses droits à la retraite, et lui conférant le titre de professeur honoraire ;

Rapport à l'Empereur par S. A. I. le Prince chargé du ministère de l'Algérie et des colonies concernant l'ouverture de la première session des conseils généraux de l'Algérie ; — décrets y annexés ;

Décrets : portant nomination du vice-recteur de l'Académie de Paris ; — autorisant la caisse d'épargne établie à Cassel (Nord) et approuvant ses statuts ; — accordant une médaille d'honneur en or à un capitaine de navire étranger ;

Décrets : autorisant la caisse d'épargne établie à Sarlat (Dordogne) et approuvant ses statuts ; — accordant une médaille d'honneur en or à un capitaine de navire étranger ; — nommant un courtier de marchandises, interprète et conducteur de navires à Marseille.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

Un assez grand nombre de militaires en congé renouvelable adressent à MM. les lieutenants-généraux commandant les divisions militaires, des demandes en autorisation de mariage. Il est fait observer, dans l'intérêt des pétitionnaires, que, s'ils ont encore plus d'un an à rester sous les drapeaux, c'est à Son Excellence le Ministre de la guerre seul qu'ils doivent s'adresser. MM. les généraux commandant les divisions ne peuvent statuer que sur les demandes faites par des militaires entrés dans leur dernière année de service. Dans l'un et dans l'autre cas, les futures épouses doivent être dans une position à pouvoir fournir la somme nécessaire pour exonérer leur mari du reste de temps qu'il a encore à passer sous les drapeaux, s'il venait à être rappelé au corps.

Les cinq cents jurés qui feront le service de la cour d'assises du Nord pendant l'année judiciaire 1858-1859, seront répartis de la manière suivante entre les sept arrondissements du département :

Avesnes	61
Cambrai	75
Douai	44
Dunkerque	44
Hazebrouck	43
Lille	166
Valenciennes	67

Un voiturier en état d'ivresse, conduisant tant bien que mal, mardi matin, une voiture chargée de bois, est tombé sous les roues, en traversant la rue de la Rondelle.

Relévé immédiatement, il a été conduit à l'hôpital, où l'on a constaté la fracture de la jambe droite.

Un enfant âgé de 14 ans, né à Wattrelos, a été trouvé pendu, dans sa chambre, dimanche matin.

Tous les moyens employés pour le rappeler à la vie ont malheureusement été sans effet.

Le jeune F... était habituellement d'une humeur assez sombre, il parlait peu et ne se plaignait jamais ; rien n'avait pu faire présager cet acte de démence.

Nous engageons les amateurs de bons livres à s'adresser à la bibliothèque catholique de Saint Vincent de Paul. Ils trouveront là en religion, philosophie, histoire, voyages, contes et nouvelles, tout ce qu'ils peuvent souhaiter. Nous engageons surtout les pères de famille à y adresser leurs enfants ; il n'y a de remède aux mauvais livres que les bons livres, aux feuilletons démoralisateurs que les lectures saines et attrayantes.

La bibliothèque catholique, avec ses 4,800 volumes, peut satisfaire tous les goûts, et c'est une grave erreur de croire qu'elle n'est établie que pour les enfants.

Une immense affluence de fidèles assistait aux offices du jour de la Toussaint, dans nos deux paroisses.

Le jour des Morts, ce touchant et solennel anniversaire, a été célébré avec le plus grand recueillement.

M. Mallet, chanoine titulaire du chapitre de Cambrai, a donné le sermon dans la paroisse St-Martin.

A Notre-Dame, c'est M. l'abbé Delannoy, notre compatriote, qui est venu rappeler, à la foule émue, le souvenir des êtres chéris qui nous ont précédé dans la mort.

L'orateur a été écouté avec une attention profonde. Il a su trouver d'éloquentes paroles pour rappeler aux fidèles les devoirs qu'ils ont à remplir en ce jour de triste commémoration.

L'illustre prédicateur de Notre-Dame, le R. P. Félix, ouvrait lundi soir, dans l'église paroissiale de St-Maurice, à Lille, la station qu'il doit y prêcher quinze jours durant pour le jubilé. Dès avant deux heures, on y retenait des places, à trois heures et demie, cinq mille personnes au moins remplissaient les cinq nefs, le chœur et ses bas-côtés, jusqu'au pied des marches du sanctuaire. Magnifique attrait de la parole sainte dans une bouche que la vertu, la science et le zèle ont rendue si puissamment éloquente !

Le caractère le plus saillant de l'éloquence du R. P. Félix, c'est l'actualité. Toujours il emprunte ses sujets à ce qui fait le besoin le plus actuel du moment. Et ce qui n'est pas moins admirable, c'est la facilité, la justesse avec lesquelles il approprie ces matières transitoires aux vérités immuables de la foi, les faisant ainsi concourir à des démonstrations irréfragables, parce qu'elles s'appuient sur les aspirations les plus intimes du cœur. C'est, selon nous, l'un des fondements les plus solides de son autorité sur les âmes emportées par les choses passagères du monde.

« Levez-vous et allez ! vous n'avez pas ici de repos. » Depuis six mille ans, dit l'orateur, l'homme cherche toujours le repos ; il recherche la vérité, qui est le repos de l'intelligence ;

l'amour, qui est le repos du cœur. Mais le repos est impossible à trouver quand on ne le demande qu'à la terre, et la terre répond par l'agitation, justifiant ainsi la parole divine citée plus haut. Le repos n'est pas sur la terre, parce que rien n'y suffit à l'homme pour reposer son cœur. C'est pour consoler cette déception du cœur de l'homme que l'Eglise a institué la fête de la Toussaint, afin de lui montrer que le repos vers lequel il aspire ne peut être qu'au ciel.

Ayant ainsi posé la matière de son premier discours, l'orateur a rappelé avec bonheur qu'il n'est pas un étranger au milieu de nous, aussi a-t-il cédé avec empressement à l'appel du pasteur de cette église auquel il est lié par la reconnaissance et l'affection : c'est ce vénérable prêtre qui l'a initié aux premiers travaux de la parole sacrée.

Nous ne pouvons entreprendre de suivre dans ses développements le splendide discours qui a captivé durant une heure entière l'attention intelligente de l'immense auditoire. Nous en indiquerons seulement les lignes principales.

L'homme sur la terre, quelle que soit sa condition, ne se sent pas bien ; il aspire à un continu changement. Cet effort pour être mieux, c'est de l'agitation, c'est de la fièvre. Jamais l'homme ne se repose dans son présent, il a toujours les yeux tournés vers l'avenir. Du berceau à la couche, l'homme ne se repose jamais.

Si l'homme individuel ne se repose pas, qui donc se repose dans la famille ? Est-ce votre père avec ses continuel labeurs pour assurer l'avenir de ses enfants ? Est-ce votre mère ? elle qui compte les battements de son cœur sur les aspirations de votre poitrine !

Le repos est-il dans la société ? Le peuple aspire à de perpétuels changements ; alors viennent à la suite les sophistes philosophiques et politiques qui lui promettent liberté, fraternité, félicité. Qu'un vent de troubles vienne à passer, une révolution se fait, une dynastie est renversée.

Donc, le repos n'est ici bas ni dans l'homme ni dans la famille, ni dans la société. Une

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 3 NOVEMBRE 1858.

FRÉDÉRIC-LE-GRAND

ET SA COUR.

XLVI — Voir notre numéro du 30 octobre.

« Quand il fait cette mine-là, murmura Frédéric, il en a pour une couple de jours à me boudier et à être mécontent de ma flûte. Il nous faut donc chercher à l'apaiser, et, si cette demoiselle Pricker chante encore, je ferai à Quanz le plaisir de l'applaudir un peu. »

Mais Anna ne chanta plus : elle était retombée, anéantie, sur sa chaise. La colère faisait bouillir le sang dans ses veines, elle étouffait, ses oreilles tintaient, ses yeux se remplissaient de larmes. Les promenant autour d'elle avec égarement, elle rencontra les regards moqueurs et triomphants de la Farinella, qui furent pour elle comme un coup de poignard. Elle poussa un cri et perdit connaissance.

« Qu'est-ce que ce cri ? que signifie cette agitation parmi le chœur ? demanda le roi, s'interrompant dans une conversation avec le général Rothenbourg et faisant signe à Pollnitz de s'approcher.

— Sire, il paraît que mademoiselle Pricker s'est évanouie.

Jugeant l'occasion favorable pour apaiser Quanz en témoignant de l'intérêt à son élève, Frédéric reprit à haute voix :

« C'est, en vérité, un accident fort regrettable. Allez, Pollnitz, vous informez, en mon nom, de l'état de cette jeune artiste de talent. Si elle est encore souffrante, prenez une voiture et reconduisez-la chez elle. Ne revenez pas sans me rapporter des nouvelles rassurantes de sa santé. »

Ce disant, le roi jetait à la dérobée un coup d'œil sur le terrible Quanz, dont le visage s'était déjà un peu éclairci.

— Peut-être en serons-nous quittes pour un jour de mauvaise humeur, murmura Frédéric, et Quanz se calmera bientôt cette fois-ci.

Il se rassit et donna le signal de continuer, car il venait de voir emporter, avec l'aide de Pollnitz, la chanteuse évanouie.

XL

La mort de l'ancien temps.

Le concert continua, tandis que Pollnitz, plein d'un effroi secret, emmenait Anna Pricker dans un équipage de la cour.

— Le roi ne sait pas quelle terrible commission il m'a donnée là, pensait-il en observant, dans une anxiété mortelle, la physionomie de la chanteuse. Quand elle reprendra ses sens, sa colère se déchainera contre moi, et je suis un homme perdu. Elle est capable de m'arracher les yeux, de m'étrangler même avant que nous soyons arrivés.

Cette crainte était sans fondement ; Anna ne donnait aucun signe de vie, et elle n'avait pas encore repris connaissance que déjà la voiture s'arrêtait devant la maison Pricker. Sur l'ordre du baron, un laquais ouvrit la porte ; mais personne n'accourut au bruit retentissant de la sonnette ; en portant Anna dans sa chambre, on trouva les corridors et l'escalier déserts.

Au moment où Pollnitz la déposait avec précaution sur un divan, elle fit un léger mouvement, et un profond soupir s'échappa de sa poitrine.

« L'orage va éclater, pensa le baron, » et il s'empressa de renvoyer le laquais à la voiture, afin que la scène qui se préparait, et où il craignait de jouer un assez triste rôle, n'eût pas de témoin.

Enfin Anna rouvrit les yeux, et son premier regard tomba sur Pollnitz, qui, penché vers elle, la contemplait avec un sourire de tendresse.

— Quel bonheur, ma chère Anna, murmura-t-il, que vous ayez enfin rouvert vos beaux yeux ! J'ai failli mourir d'anxiété.

Elle ne répondit pas tout de suite. Attachant des regards étonnés sur la physionomie souriante du baron, qui continuait de lui parler de ses tendres inquiétudes et de l'intérêt que le roi avait daigné prendre à elle, elle semblait s'arracher péniblement au désordre de son esprit.

Tout à coup un éclair illumina ses traits, une flamme brilla dans ses yeux, elle retrouva le sentiment de sa situation, et, levant le bras par un geste plus rapide que la pensée, elle donna un vigoureux soufflet à Pollnitz, qui recula en chancelant, portant la main à sa joue et poussant un faible cri de douleur.

« Pourquoi avez-vous haussé les épaules ? » demanda-t-elle, les lèvres tremblantes de colère. Elle se leva et s'avança, menaçante, vers Pollnitz ; redoutant une seconde explosion, le baron recula de nouveau avec effroi.

« Pourquoi avez-vous haussé les épaules ? » répéta-t-elle d'un ton plus menaçant encore.

— Je ne me souviens pas d'avoir fait ce geste, mon Anna ! balbutia-t-il.

Elle frappa du pied avec impatience et s'écria violemment :

« Ne me nommez plus votre Anna ! Vous êtes un traître, un parjure, et je vous méprise du fond de l'âme, car vous êtes lâche, et vous n'avez pas même le courage de prendre la défense de celle à qui vous avez mille fois juré votre amour. Quand j'ai eu fini de chanter, voyant toute la cour rester muette, vous auriez dû m'applaudir, et entrer hardiment en lice pour votre amante contre une misérable cabale organisée pour plaire à l'Italienne. »

— Mais, ma chère Anna, vous ne connaissez pas l'étiquette ; vous ignorez qu'à la cour il n'est permis qu'au roi d'applaudir.

— Et pourtant vous avez éclaté en broyants témoignages d'admiration après le morceau de la Farinella.

— Parce que le roi en avait donné le signal. Anna haussa les épaules d'un air de mépris et se mit à se promener avec agitation ; quelques larmes roulèrent lentement sur ses joues.

— Dire que voilà toutes mes espérances détruites, tous mes beaux rêves évanouis, murmura-t-elle ; que le roi et la cour ont ri en m'écoutant ; et que cette fière Italienne, à la physionomie arrogante, a vu et entendu tout cela ! Oh ! je mourrai, j'étoufferai de colère. Mon existence entière est brisée !

